

Vieillir digne

«Aider autrui fait émerger le meilleur de mon humanité», affirme Ingrid Westercamp qui, après avoir enseigné la philosophie, est devenue assistante de service social spécialisée dans l'accompagnement aux personnes âgées.

Entretien **Gaëlle Chiron** Photo **Thierry Fontaine**

La maison d'édition Les savoirs inédits, basée à Ternay dans la Vienne, a édité cette année *La Promesse de vieillir digne. Un choix qui nous regarde* d'Ingrid Westercamp. L'ouvrage lie la philosophie, sa formation initiale, à son travail d'assistance de service social et livre des pistes pour que dignité de la personne humaine et autonomie soient au cœur de la relation d'aide sociale. Des pages précieuses dans le cadre d'une réflexion sur la dépendance, question centrale face au vieillissement de la population.

L'Actualité. – Quel est votre parcours professionnel ?

Ingrid Westercamp. – J'ai poursuivi un double cursus en philosophie, à la Sorbonne (DEA de philosophie) et à l'Institut de philosophie comparée (diplôme de commentateur en philosophie). Cet institut est attaché à l'enseignement d'une philosophie réaliste, très ancrée dans le réel. J'ai été professeur de philosophie en lycée, en faculté et à l'Institut régional du travail social (IRTS) à Poitiers. Il y a six ans, j'ai passé le concours d'assistance de service social (ASS), métier que j'exerce actuellement en milieu hospitalier.

Votre livre est édité chez Les savoirs inédits. Comment s'est passée la rencontre ?

Un membre du jury, docteur en sciences humaines, était présent lors de la soutenance d'un mémoire. Intéressé par mon travail, il m'a demandé de le transmettre pour qu'il passe en comité de lecture de la maison d'édition Les savoirs inédits.

Passer de professeur de philosophie à assistante de service social spécialisée dans l'accompagnement aux personnes âgées. Pourquoi une telle reconversion ?

Il ne s'agit pas véritablement d'une reconversion. Je suis toujours restée étroitement "connectée" à la philosophie sinon qu'aujourd'hui je parviens mieux à articuler ses deux grands enjeux : spéculatif et pratique. Ce que je fais aujourd'hui n'est que l'aboutissement de vingt-cinq ans de philosophie.

Comment cette interpénétration entre philosophie théorique et pratique se fait-elle, au quotidien, sur le terrain ?

Elle se traduit de diverses manières, dans le regard, la posture, l'écoute compréhensive. La philosophie m'est précieuse pour repérer et prendre en compte les multiples dimensions de la personne humaine : physique, intellectuelle, spirituelle, sensible... La philosophie évite une vision réductionniste des personnes que j'accompagne. C'est essentiel parce que la souffrance morale des personnes âgées dépendantes vient surtout de ce qu'elles se sentent réduites à leur corps et à leurs besoins biologiques. La philosophie est un atout pour critiquer nos représentations, aide à reconfigurer les concepts liés au grand âge et à l'aide sociale.

Mais, je n'ai pas une posture d'intellectuelle, plutôt de cœur qui permet de hiérarchiser mes priorités. Mon parcours en philosophie me permet d'interroger le sens du rapport à l'autre. Lorsque la personne âgée se sent reconnue dans le regard, la parole et les attitudes de ceux qui l'approchent, elle est apaisée, elle est même capable d'accepter ses fragilités et d'aborder la mort dans une forme de quiétude. Mais, ce qu'elle craint par-dessus tout, c'est d'être délogée de son propre lieu, au sens propre et figuré : c'est l'invasion de l'autre, de l'étranger dans son espace intime, c'est d'être dévalorisée, dépossédée de sa vie et de sa liberté.

Dans votre ouvrage, une question centrale apparaît : comment concilier la dépendance de la personne âgée avec son autonomie ?

C'est le cœur du livre. Je ne crois pas que l'indépendance soit le lieu propre de l'autonomie. J'invite même à dissocier ces deux termes, dissociation difficile dans une société contemporaine qui prône la performance et l'indépendance.

L'enjeu de l'ouvrage est d'aider à réformer notre regard sur la vieillesse et la dépendance pour qu'elles soient perçues non comme une défaillance et une déchéance, mais comme la possibilité d'un lien qui nous humanise. La dépendance de l'enfant aux parents est vécue comme naturelle ; celle de la personne âgée est vécue comme une



décadence. Ce livre nous interroge sur les moyens de préserver l'autonomie des personnes dans les actes ordinaires de la vie. Pour ce faire, il faut penser sa pratique.

Dans votre ouvrage, la notion d'autrui est très présente, concept également philosophique. Qu'est-ce que votre métier vous a appris sur cette notion par rapport au concept philosophique ?

La philosophie invite à réfléchir sur les relations interhumaines et nos rapports intersubjectifs. C'est ainsi que s'est construit le concept d'autrui, qui désigne à la fois le proche et l'étranger. Qui est autrui ? Pourquoi notre rapport à autrui peut-il devenir problématique ? Comment l'humaniser ? Ces interrogations parcourent l'histoire de la philosophie.

Les ébauches de réponse à ces questions sont précieuses, mais ne suffisent pas pour savoir comment vivre en dignité avec nos semblables. Si nos professions d'aide posent avec gravité la question des droits des personnes, elles nous interrogent aussi sur nos devoirs envers autrui. Cet autre que je rencontre au quotidien dans sa faiblesse et dans sa vulnérabilité, dans son besoin d'aide, m'interroge d'une manière tout à fait spéciale sur le sens de la solidarité et de la fraternité. C'est en étant confronté soi-même ou par un proche à

une perte d'autonomie qu'on interroge le sens de nos valeurs : l'égalité, le partage, la solidarité, la fraternité, l'interdépendance des générations comme serment de la cohésion sociale.

La rencontre avec autrui, dans la relation d'accompagnement, permet de faire de grands pas en humanité. Elle permet de mieux comprendre ce qu'est une personne. En recueillant l'histoire de vie, les blessures, les ruptures et le vécu des personnes, nous découvrons ce que signifie exister en qualité d'être unique.

Vous écrivez qu'en proposant votre aide, l'autre «vous rend votre âme». Comment l'expliquer ?

Si j'en reste à une pensée spéculative sur autrui, si cette réflexion ne mène pas à un agir plus solidaire, je ne progresse pas. Selon moi, le progrès ne consiste pas seulement à construire des idées ou des schémas de sociétés dignes, il est conditionné par notre capacité à nous mettre au service les uns des autres. Accompagner un autrui âgé interroge mes capacités à l'humanité, mes potentialités à bâtir des relations de solidarité. La rencontre avec autrui révèle qu'il a besoin de moi, qu'il doit pouvoir compter sur moi pour se «tenir debout» même au fond d'un lit, et que j'ai besoin de lui pour faire émerger le meilleur de mon humanité. ■

Thierry Fontaine,
Paysages,
Brisbane, 2007.

La Promesse de vieillir digne. Un choix qui nous regarde d'Ingrid Westercamp, éd. Les savoirs inédits, 256 p., 16,50 €